

RECENSION 1

Relire Vernant, Textes réunis et présentés par Stella Georgoudi et François de Polignac, Paris. Les Belles Lettres. 2018.

Ce volume collectif ne constitue pas à proprement parler un événement, puisqu'il s'agit pour l'essentiel de la publication des Actes d'un Colloque qui avait été organisé au Collège de France, sous ce même libellé, les 9-11 octobre 2008 – soit un an après la mort de Vernant – et qu'il reprend la plupart des communications entendues à cette occasion. Mais *Relire Vernant* n'a rien perdu de sa séduction et de son intérêt. L'Introduction à ces textes réunis et présentés par Stella Georgoudi et François de Polignac, ainsi que l'organisation du volume en trois grandes entrées : Autour du religieux, Penser la cité, Réception internationale des travaux de Jean- Pierre Vernant, mettent en lumière l'apport désormais incontesté d'une œuvre qui à la lumière des sciences humaines aura apporté un changement décisif au regard porté sur les études grecques – « Tout le monde aujourd'hui est post-vernant ». Ce volume souligne aussi « l'invisible réseau de correspondances entre le travail du chercheur et son action publique », puisque aussi bien en Jean-Pierre Vernant le philosophe et le combattant n'auront jamais fait cavaliers seuls, tissant entre passé et présent ces liens éthiques et politiques dont nous avons plus que jamais besoin. Pour autant la distance, plus de dix ans après la mort de Vernant, outre qu'elle permet d'affiner, de prolonger, voire de questionner l'apport proprement érudit de son œuvre à la lumière de découvertes et de travaux plus récents, invite aussi à mesurer avec plus de sagesse la part sans doute excessive du regard éloigné auquel obligeait l'approche anthropologique, et que l'helléniste Nicole Loraux s'était déjà, pour sa part, employée à relativiser.

Relire Jean-Pierre Vernant c'est se familiariser avec le parcours intellectuel, institutionnel de l'helléniste, précisément relaté dans ce volume, depuis l'enseignement en lycée du professeur de philosophie jusqu'à sa Chaire d'étude comparée des religions antiques au Collège de France ; un parcours qui « doit tout » à ces deux maîtres que furent pour le philosophe Louis Gernet, le père de l'anthropologie de la Grèce ancienne, dont Vernant dit avoir suivi le séminaire jusqu'à sa mort, et son compagnon de résistance, Ignace Meyerson, spécialiste de psychologie historique. À quoi il faut ajouter l'influence décisive du linguiste et anthropologue Georges Dumézil pour son questionnement du panthéon grec, et celle – il ne cessera de dire qu'elle est « restée valable » – de Claude Lévi-Strauss, dont l'analyse structurale servira d'instrument de lecture, de déchiffrement pour une nouvelle approche, en

synchronie et diachronie, des objets d'étude d'une Grèce de « métissage culturel ». C'est mesurer à l'aune de ce parcours la dette que nous avons envers celui qui de fait aura décillé les yeux d'un grand nombre d'hellénistes enlisés dans une approche trop paresseusement canonique de leur spécialité, et qui, parce que la littérature grecque a été la pierre de touche et comme le laboratoire de ses recherches, a suscité l'attention et l'admiration de poètes et d'écrivains pour qui ses travaux sur le mythe, l'image, la tragédie dans son rapport avec la cité, constituent, d'hier à aujourd'hui, une source inépuisable de réflexions. De fait, et ce point ne manque pas d'être souligné par les contributeurs, quelle que soit leur approche, le grand mérite de Jean-Pierre Vernant, passeur de frontières, aura été d'unifier les études grecques, en invitant à considérer l'expérience grecque comme un tout dans l'art, la philosophie, la littérature et l'histoire. Un décloisonnement qu'imposait « la nécessité du comparatisme », et qui obligeait à un travail d'équipe : ce n'est pas la moindre séduction de ce savant volume de rappeler combien la philia aura joué un rôle essentiel dans la vie et l'œuvre de Jean-Pierre Vernant.

Chaque contribution faisant l'objet d'un résumé éclairant dans l'introduction, nous ne ferons que souligner quelques points susceptibles de relancer ou d'aiguiser cette relecture de Vernant. Nous renvoyons pour les œuvres citées à l'Esquisse du parcours intellectuel de Jean-Pierre Vernant (en fin de volume, avant la Liste des contributeurs) : elle fait systématiquement et chronologiquement le point sur ses publications. Chaque contribution est par ailleurs suivie d'une riche bibliographie.

La première contribution de la première section, Jean-Pierre Vernant et l'histoire des religions, dresse, sous la plume de Philippe Borgeaud, un portrait de Jean-Pierre Vernant en historien des religions qui souligne clairement sa dette envers Meyerson ; il insiste non seulement sur le passage bien connu du mythe à une « désacralisation du savoir » et à « l'avènement d'un type de pensée extérieur à la religion », mais aussi sur la « souplesse de la religion grecque », son absence de dogme et d'orthodoxie. Surtout il dresse un bilan minutieux des avatars féconds et compliqués du recours de Vernant au comparatisme, en soulignant la résistance du « privilège de la Grèce » dans son programme de recherche, qui n'efface pas pour autant le « braconnage » sur les terres des collègues des champs d'alentour, indispensable pour « construire à plusieurs du comparable » (Marcel Détiègne).

La contribution de Vinciane Pirenne-Delforge, *Vernant, le sacrifice et la cuisine : quarante après...*, part du mythe de Prométhée qui informe La cuisine du sacrifice ; elle choisit de relire Vernant à la lumière de sa Leçon inaugurale au Collège de France, en décembre 1975, dans laquelle Vernant prend essentiellement appui sur « la faute de

Prométhée », à partir du mythe de fondation du sacrifice chez Hésiode ; soulignant l’ancrage résolument littéraire de cette approche et a contrario l’apport, depuis, des inscriptions et textes épigraphiques qui permettent de mieux scruter de près les gestes concrets de toute procédure sacrificielle, elle montre la complexité de ces procédures au-delà du seul modèle prométhéen : déplacement d’angle qui en compliquant le tableau sacrificiel fait une place plus large à la communication entre les dieux et les hommes, au-delà de la place respective des dieux et des hommes telle qu’elle est dessinée dans la lecture de Vernant, par l’opération sacrificielle de séparation. C’est donc un statut plus complexe que l’auteure s’emploie alors à détailler, par le recours aux mots, ajoutant de subtiles variations au « passage obligé » que reste la « théologie du sacrifice » de Vernant.

Dans une perspective voisine, le texte de Gunnel Ekroth, Vernant et les os. Théorie et pratique du sacrifice, propose d’élargir la question de la combustion des os dans le sacrifice animal, les *ostea leuka*, en s’appuyant sur un matériel zooarchéologique « venu au jour seulement dans les dernières décennies », et qui permet d’inclure dans la pratique sacrificielle la totalité du spectre rituel reflété par les nouvelles sources (entre autres *trapezômata* et *theoxenia*).

Les trois contributions suivantes ont trait aux travaux de Jean-Pierre Vernant sur l’image, de la Grèce archaïque à la Grèce classique, travaux caractérisés par l’étude de la mise en image du divin – posant la question fondamentale du colossos, du double : comment les Grecs traduisaient des puissances invisibles en formes visibles – une figuration qui selon Vernant conduit en Grèce au passage du symbole à l’image. La contribution de François Prost, *Jean-Pierre Vernant face au dieu grec : retour sur le corps des dieux*, remet en question la thèse de Vernant d’une « rupture décisive » entre l’époque archaïque et l’époque classique dans la représentation des dieux ; ce sont les moyens d’expression qui auraient changé et non les objectifs, ce qui lui permet pour finir de confirmer la thèse de Gernet sur les Grecs « sans miracle », et à l’encontre de Vernant, d’un système polythéiste peu sujet aux changements.

La contribution de Milette Gaifman, De la figuration de l’invisible à la représentation des rituels, illustrée par de magnifiques reproductions – imagerie des cinquième et quatrième siècles av. J.-C., provenant de divers musées – montre, exemples à l’appui, comment la représentation du rituel, tout en gardant sa puissance initiale de signe symbolique, acquiert à l’époque classique, dominée par la mimésis dans l’art, une autonomie qui fait du rituel un lieu de création artistique. La contribution de Richard Neer, *L’histoire de l’image (après Vernant)*, est la plus « critique ». Dans le sillage de Vernant pour autant, elle part de sa thèse que ce que

nous appellerions une « statue » était pour les Grecs un « symbole plastique », un signe, où se jouait l'essentiel de la fonction duale de la sculpture grecque, soit une nécessaire tension entre le hic et le nunc de la présence du divin et de sa part d'inaccessible et de mystérieux ; la thèse de Neer est que la conception historiciste de Vernant, en prétendant que c'est seulement à l'époque classique que l'on peut parler de l'émergence de l'image à proprement parler, et surtout en refusant à l'époque archaïque la notion de représentation figurée, court le risque de « nous rendre l'art grec archaïque occulte ».

Le dernier texte de cette première grande section : *Le lien de Prométhée*, revient, sous la plume de Philippe Rousseau, sur le commentaire des vers 610-613 de la *Théogonie* d'Hésiode et passe en revue les diverses interprétations, celle de Vernant et celles des commentateurs qui ont suivi, de cet épisode central du sort de Prométhée et de son conflit avec Zeus, du sens à donner de l'intervention salvatrice d'Héraclès.

La deuxième section du volume, est moins intimidante pour les non- spécialistes, de moindre ampleur aussi : elle brasse des thématiques certes plus familières, mais pour le moins aussi précieuses, car elles concernent de près ce qui jusqu'au bout aura été de l'œuvre de Vernant le pôle le plus en phase avec nos préoccupations d'aujourd'hui, soit le lien entre « l'action politique et la rationalité ». Sous le libellé, *L'énigme du politique*, c'est ce lien dont la contribution de Marc Abélès traque les enjeux, soucieux qu'il est d'établir des parallèles entre l'exploration par le savant des traits qui définissent le politique dans la cité (« publicité, égalité et réciprocité, espace homogène et centré »), et la trace chez le militant communiste et le résistant que fut Vernant de cette « communauté d'égaux », où charisme, *philia*, compétition et rivalité entrent en tension ; ce faisant Marc Abélès est amené à souligner les différences pointées par Vernant entre la démocratie dans la polis grecque et la démocratie représentative des modernes : c'est dans le domaine du droit avec la montée en puissance de « la qualité de sujet de droit » qui supplantera celle de « sujet politique » que le clivage est le plus net, au risque « d'anesthésier cette liberté d'intervenir que Vernant aura revendiquée ». Plus technique, mais dans le sillage de la même problématique, la contribution de Julian Gallego, *De la volonté tragique à l'action politique : la décision subjective dans la démocratie athénienne*, prend appui sur l'article de Vernant *Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque* pour, via un détour par le corpus tragique et la *Poétique* d'Aristote, poser l'hypothèse que « le héros tragique opère comme une métaphore de la situation du citoyen démocratique » : l'on retrouverait chez les deux « le problème de la division de l'agent que Vernant explique comme une tension entre soi-même et les forces supérieures de la cité » ; le citoyen athénien se sentant pour sa part responsable d'une décision qui engage les intérêts de

la communauté ; une tension qui, présente dans le Pélasgos des Suppliantes d'Eschyle (« dois-je agir ou ne pas agir ? »), disparaîtrait dans le Penthée des Bacchantes d'Euripide, signe justement de l'effacement du corps politique. Plus « discutante » apparaît la contribution d'Anne Balansard, « Division du travail » et société politique dans le Protagoras, la République et les Lois : l'autarcie en question. Revenant sur la thèse globalement marxiste de Vernant, imputant « le blocage des techniques » dans la Grèce ancienne au besoin de l'usager, et donc à une « naturalisation de l'art », elle lui oppose, via des découvertes archéologiques d'outils dans les années 80, une innovation technique à l'œuvre également dans les transferts techniques des emprunts dus à l'Orient ; l'analyse des variations sur le thème de l'autarcie et de la division du travail dans les œuvres citées de Platon la conduit à rejeter cette idée d'une autarcie dont se seraient contentés les Grecs, lesquels « avaient bien conscience de ne pas être des animaux comme les autres » ... Dans la dernière contribution, Quelques aspects du symbolisme judiciaire en Grèce ancienne, Andrea Taddei dresse un bilan précis des textes de Jean-Pierre Vernant, via Gernet, Meyerson, Lévy-Bruhl, consacrés à cette problématique, d'où il ressort sans surprise que « tout le droit grec présent chez Vernant vient de Gernet », avec l'opposition entre droit et pré-droit qui pose l'association entre naissance de la cité et naissance du droit ; c'est ce point que l'auteur s'emploie à « nuancer », soit le rapprochement entre meson politique et meson judiciaire. Par une fine analyse des espaces et temps du procès ainsi que des procédures judiciaires (entre autres l'exécution du serment) elle fait apparaître une résistance du rite au « droit athénien », soit « une sorte de prolongement du passé » : ainsi le droit, comme dans la tragédie, serait un domaine où le passé continue de faire problème.

La troisième et dernière section du volume consacrée à la Réception internationale des travaux de Jean-Pierre Vernant présente à nos yeux un double intérêt : d'abord parce qu'elle est bien la preuve qu'il y a un régime post-vernant des études grecques, lequel a traversé les frontières (pour employer une métaphore, comme l'on sait, chère à Vernant), et que l'École de Paris a fait partout des émules. Il faut souligner en particulier la richesse de la contribution d'Oswyn Murray sur la réception de Vernant dans le monde anglophone. Outre qu'elle le montre lui-même très sensible à « cette combinaison d'histoire et de philosophie » présente à la fois chez Vernant et Vidal-Naquet, elle offre le plaisir de retrouver une kyrielle de noms devenus à leur tour familiers aux hellénistes français (entre autres, ceux de Geoffrey Lloyd, Moses Finley, Richard Bruxton, Froma Zeitlin). Elle éclaire aussi un intéressant parallèle avec Pierre Vidal-Naquet sur la question de l'altérité que ce dernier a plutôt étudiée à l'intérieur même d'une société antique en conflit (voir son intérêt pour les marges). Enfin on est particulièrement sensible dans cette dernière section à la chaleur de l'hommage rendu à

Jipé ; des témoignages plus intimes qui font évidemment une plus grande part à la personne de Vernant, sa générosité, son sens de l'amitié, sa capacité d'écoute. Parlant au nom de la culture ibérique, et revenant sur le choc que fut la lecture des Origines de la pensée grecque, Carles Miralles résume à merveille, et non sans un certain lyrisme bienvenu, ce qui a fait et continue de faire l'originalité « d'un livre d'histoire et de philosophie », véritable panorama de l'univers mental des Grecs ; il rappelle aussi à juste titre l'influence persistante sur Vernant de la psychologie historique de Meyerson, l'intensité des débats entre structuralisme et marxisme, et l'importance du marxisme dans le cheminement intellectuel de sa pensée : quelle que soit la distance prise avec l'orthodoxie du parti, « Marx a été un stimulant important pour lui » ; l'importance enfin, pour la perception d'une École de Paris, des livres écrits en commun avec Pierre Vidal-Naquet et Marcel Détiene. C'est aussi sur le renouvellement, voire la révolution introduite par le choc Vernant dans un hellénisme de confort « élitiste et bourgeois », qu'insiste la contribution de José Otavio Guimaraes, en soulignant ultimement la portée critique et réflexive apportée par les travaux d'anthropologie historique de Vernant à la République des Lettres du Nouveau Monde sud-américain. « Sauvée par l'école anthropologique française » (grâce aux interventions de Jean-Pierre Vernant et celles de Pierre Vidal-Naquet) de procès qui lui furent intentés tour à tour en Yougoslavie et en Slovénie, Svetlana Slapsak a surtout à cœur, faisant le bilan d'une réception bien présente mais en butte aux avatars d'une période troublée par la guerre et les nationalismes, de citer les traductions et les travaux de ses collègues et doctorants qui témoignent tous du rayonnement de l'influence de Jean-Pierre Vernant dans les Balkans ; mais elle souligne aussi les conflits persistants d'interprétation et d'intérêts qui opposent les différentes écoles.

Deux remarques en guise de conclusion à une recension qui ne saurait rendre compte fidèlement de la richesse de ce volume à la mémoire de Jean-Pierre Vernant. Une première, de bon sens : relire Vernant, ou tout bonnement, lire Vernant, paraît d'autant plus nécessaire par les temps qui courent que les lectures de seconde main font florès ; aussi bien la méthode, proposée par Vernant en réponse aux questions que l'on peut, doit se poser, sonne comme un précieux avertissement : « La seule méthode que je connaisse : relire indéfiniment les textes, en regardant les termes, l'organisation du récit, sa place, les échos internes ». Une deuxième remarque, peut-être plus personnelle : les contributions de ce savant et passionnant volume ont certes souligné au passage combien l'écriture de Vernant était lumineuse et limpide, combien grand son talent de conteur ; insuffisamment, peut-être ; de fait le legs de Vernant, c'est aussi de susciter chez son lecteur, son auditeur un enthousiasme, et pourquoi pas une

admiration pour son objet d'étude. Après tout, c'est moins l'emphase de l'altérité – somme toute discrète dans ce volume – dont témoigne l'épilogue de *Pour l'amour du grec* (2000), écrit en collaboration avec une autre grande helléniste, Jacqueline de Romilly, qu'une curiosité passionnée pour « le caractère humain de l'homme lié à son statut de citoyen, sa participation active à une communauté d'égaux » ; et Jean-Pierre Vernant concluait avec une émouvante ferveur, lui qui n'aura jamais été professeur de grec : « Puissent nos enfants, à travers notre amour du grec, ressembler non à leurs malheureux parents, mais à ce que cette ancienne civilisation a imaginé, créé, donné à voir et à lire de plus beau ».

Cécilia Suzzoni (Octobre 2018)